

théâtre
olympia

T

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

7, rue de Lucé
37000 Tours
tél 02 47 64 50 50
fax 02 47 20 17 26
cdntours.fr

REVUE DE PRESSE

LE MARCHAND

DE

VENISE

[BUSINESS IN VENICE]

DE **WILLIAM SHAKESPEARE**
MISE EN SCÈNE **JACQUES VINCEY**
TEXTE FRANÇAIS ET ADAPTATION
VANASAY KHAMPHOMMALA

La Terrasse

Septembre 2017

Entretien / Jacques Vincey

Le Marchand de Venise (Business in Venice)

THÉÂTRE OLYMPIA, THÉÂTRE 71 / DE WILLIAM SHAKESPEARE / MES JACQUES VINCEY

Jacques Vincey revisite *Le Marchand de Venise* en l'arrachant à son contexte historique, pour « révéler les coutures », dit-il, d'une société et d'une économie au bord de l'explosion.

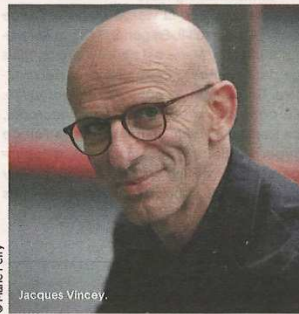
Pouvez-vous rappeler l'intrigue de la pièce ?

Jacques Vincey : Antonio, marchand vénitien, est sollicité par son meilleur ami qui souhaite lui emprunter de l'argent pour séduire une jeune femme richissime dont la fortune lui permettra de rembourser ses dettes. Antonio emprunte cet argent à l'usurier juif Shylock. Ce dernier lui propose, pour plaire, un contrat fou qu'Antonio accepte : s'il ne peut pas le rembourser, Shylock prélèvera sur lui une livre de chair. Antonio fait banqueroute, et Shylock s'entête à aller au bout du contrat, jusqu'à ce que les événements se retournent contre lui : il doit abjurer sa religion et abandonner sa fortune. La société chrétienne se retrouve après avoir éliminé le grain de sable qui grippait son fonctionnement, et remet en place des petits arrangements et des contrats pas très

brillants qui permettent à ses membres de vivre ensemble.

Comment traiter l'antisémitisme à l'œuvre dans ce texte ?

J. V. : Cette question est le cœur battant de la pièce. C'est une charge à la nitroglycérine qu'il faut traiter pour la violence de ce qu'elle représente. Notre première responsabilité est d'aborder la question de front, et en particulier de ne pas éluder les expressions contemporaines de l'antisémitisme, tel qu'il nous implique tous, de manière plus ou moins consciente. C'est aussi pour me confronter à cette question que j'ai pris la décision de jouer Shylock : la pièce impose cet engagement. Le génie de Shakespeare est aussi de mettre en face de Shylock une communauté chrétienne rongée par l'hypocrisie et le déni. La Venise



© Marie Péry

Jacques Vincey.

« Je ne voulais pas laisser la pièce dans son jus historique. »

riche et cosmopolite du XVII^e siècle est composée de gens qui se confortent dans leurs illusions et ne supportent pas qu'on refuse de rentrer dans leur jeu et qu'on nomme les choses : une dette est une dette et quand on passe un contrat, on se doit aux règles fixées.

Comment l'adaptez-vous ?

J. V. : Je ne voulais pas laisser la pièce dans son jus historique. Bien qu'écrite il y a plusieurs siècles, elle pourrait aussi préfigurer un futur proche. La pièce examine la manière

dont la différence identitaire peut conduire à l'humiliation, à des comportements radicaux ou de défense violente, eux-mêmes nourris de la violence subie. Cette Venise renvoie à une économie globalisée dans laquelle on pourrait croire les discriminations dépassées, mais qui continue en réalité à produire humiliation et rancœur. Il est important de présenter cette pièce – rarement montée – aujourd'hui, alors que les crispations identitaires sont de retour. Pour laisser toute leur place à ces résonances contemporaines, nous travaillons sur une nouvelle traduction et adaptation de mon dramaturge, Vanasay Khamphommala, retravaillée en fonction des propositions de mes collaborateurs artistiques, et bien sûr des acteurs. Nous avons cherché à rassembler une équipe à même de porter la diversité, mais aussi les tensions de cette Venise imaginaire, à coller au plus près de la réalité que nous construisons sur le plateau.

Catherine Robert

CDR de Tours, Théâtre Olympia,
7 rue de Lucé, 37000 Tours. Du 19 septembre au 6 octobre 2017, lundi et jeudi à 19h ; mardi, mercredi et vendredi à 20h ; samedi à 17h. Tél. 02 47 64 50 50.

Théâtre 71, 3 place du 11 Novembre, 92240 Malakoff. Du 11 au 20 octobre 2017, mercredi, jeudi et samedi à 19h30 ; mardi et vendredi à 20h30 ; dimanche à 16h. Tél. 01 55 48 91 00. En tournée pendant la saison 2017-2018. Site : www.cdntours.fr

La chronique théâtre. Voyages en classe tous risques

Jacques Vincey dirige le Centre dramatique national de Tours. Il met en scène le Marchand de Venise (1596), de Shakespeare (1). Il tient le rôle de Shylock, l'usurier juif qui exige, en paiement d'un prêt non remboursé, une livre de chair prélevée sur son débiteur, le riche armateur Antonio (Jean-René Lemoine). Vanasay Khamphommala a donné pour sous-titre Business in Venice à une adaptation hardiment inventive. L'actualisation est de mise. Cela s'ouvre sur l'hypermarché casher bourré de marchandises (scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy) géré par Shylock, dont la fille s'enfuira avec un coquin chrétien. On sait la singularité de l'oeuvre, dont le caractère comique est soudain réduit à néant par le juif défendant mordicus son humanité face à ses ennemis. Il n'empêche qu'il est cruel dans la vengeance, un contrat est un contrat, mais il sera ruiné lors du procès grâce à une argutie de procédure. L'oeuvre, avec sa dialectique féroce, est comme un oursin serré dans la main. De plus, au milieu, est insérée l'histoire de Portia, riche héritière (Océane Mozas, miracle de vénusté ironique) qui oblige ses prétendants à subir l'épreuve des trois coffrets. Bassiano (Thomas Gonzalez) raflera la mise... L'allure générale est vive, emportée même, grâce au parcours provocant et farceur qu'impose Pierre-François Doireau dès le prologue, en vrai famulus sarcastique. La fable, dûment remise à jour, laisse bien entendre, d'hier à aujourd'hui, la loi inexorable du capital sans commisération.

(1) Théâtre Olympia de Tours jusqu'au 6 octobre, puis Malakoff (11-20 octobre), Reims (7-9 novembre), Thionville (15-16), Dijon (21-24), Saint-Étienne (29 novembre-1er décembre), Meylan (6-7 décembre) et Bourges (12-14). (2) Salle Jean-Bouise du TNP Villeurbanne, jusqu'au 1er octobre, en alternance avec Affabulazione.

Jean-Pierre Léonardini

Business in Venice, Shakespeare au supermarché



Photo Christophe Raynaud de Lage

Au Théâtre Olympia qu'il dirige à Tours et avant une longue tournée, Jacques Vincey monte une adaptation débridée du *Marchand de Venise* qui brocarde avec malice et ironie le monde du tout-consommable.

Au tournant de notre siècle, on comptait nombre de mises en scène du *Marchand de Venise* parmi lesquelles se sont distinguées les versions de **Cécile Garcia-Vogel**, **Stéphane Braunschweig**, **Andrei Serban** ou **Luca Ronconi**. Et puis, les artistes semblent s'être détournés de la pièce réputée la plus problématique de Shakespeare en raison des thématiques développées. Elle est surtout la pièce la plus amère du dramaturge. D'une incroyable violence dans le propos. Une violence qui ne tient pas seulement au caractère antisémite de certaines répliques décomplexées mais du miroir tendu à une société pourrie par la perte des valeurs, où tout se marchande, même les rapports humains. C'est sur cet axe que débute la représentation avec un prologue drôlement bien envoyé par l'acteur **Pierre-François Doireau** entre les gondoles d'un drugstore bien achalandé. Les mots « crédit », « marché », « enchères », « intérêts » domineront jusqu'à l'envahir le **texte revu et actualisé par Vanasay Khamphommala**.

Controversée, l'œuvre doit être restituée sans complaisance ni édulcoration. Inutile de tenter de gommer sa portée dérangeante. **Jacques Vincey** l'a bien compris. Et si sa mise en scène se conforme au registre comique revendiqué par l'auteur et donne même souvent dans la gaudriole appuyée, elle le fait avec un humour noir, une dérision grinçante pour donner à voir l'artificialité spectaculaire de la société mise en cause en usant et abusant d'**une esthétique du consommable entre la BD et le pop art, le happening et le show télé**. Excessif mais pertinent.

Alors qu'il n'était pas monté sur scène pendant vingt ans, **Jacques Vincey se distribue dans le rôle impossible de l'usurier juif Shylock** et lui confère une ambiguïté troublante. Son interprétation n'est pas à charge. Il n'en fait pas un salop univoque mais un homme méprisé et méprisable, douloureux et intransigent, capable d'une droiture effrayante qui confine à l'inhumanité mais aussi d'une certaine tendresse, notamment paternelle, qui se montre profondément touché par la perte de sa fille et heurté par l'insulte permanente dont il fait l'objet à cause de sa religion. Cette complexité d'approche n'est pas toujours le fort des autres comédiens qui dessinent leurs personnages avec une réelle flamboyance mais à plus gros traits. Vêtus de déguisements crétins (la pièce se passe en plein carnaval de Venise), ils s'amusent à camper une jeunesse jouisseuse et profiteuse qui se vautre effrontément dans la fête et la débauche. Le ténébreux **Thomas Gonzalez** est leur fier représentant, héros heureux et soulagé d'un *happy end* où la justice et l'amour triomphent d'une manière inopinée mais jubilatoire dans l'atmosphère envoûtante d'une boîte de nuit.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr



Christophe Reynaud de Lage

Se gondole qui peut

Pour dénoncer le retour de l'antisémitisme et les faux-semblants du libre-échange, Jacques Vincey transforme **LE MARCHAND DE VENISE** de Shakespeare en une farce cruelle.

Scènes

ON AURAIT TORT DE RÉDUIRE UN CARNAVAL À UN DÉFILÉ DE MASQUES. C'est aussi, et depuis toujours, une parenthèse temporelle lors de laquelle on peut jouir sans crainte d'une véritable liberté d'expression pour peu qu'il s'agisse de faire rire. Situait l'action du *Marchand de Venise* au cours de cette période festive, Shakespeare s'amuse d'une intrigue abracadabrantesque pour énoncer quelques vérités qui continuent de défrayer la chronique. Adaptant la pièce pour l'accorder à notre début du XXI^e siècle, Jacques Vincey rend hommage à la lucidité du dramaturge anglais pour dénoncer, version farce, l'obsène revival des discours racistes et un monde où l'ambition politique se résume sans complexe à traiter l'humain comme une marchandise.

Pour débarrasser son terrain de jeu de la tentation du politiquement correct, le metteur en scène commence par rendre

hommage à l'art de l'improvisation des bouffons shakespeariens. Nous voici pris en otages dans une supérette par un acteur déguisé en commis d'épicerie (Pierre-François Doireau) qui prétend arrondir ses fins de mois en faisant la manche parmi le public avant de décréter que le spectacle peut enfin commencer.

Après ce prologue qui met les nerfs à vif, on ne s'étonne pas de voir notre commis d'opérette faire du rangement dans une vitrine réfrigérante où s'entasse un stock de pièces de viande de 500 grammes. Chacun le sait, l'intrigue du *Marchand de Venise* tient au fait qu'un usurier juif nommé Shylock (Jacques Vincey) accepte de prêter 3 000 ducats à un citoyen de Venise en proposant pour seule garantie d'avoir autorité pour prélever de la poitrine de son débiteur une livre de chair en cas de non-remboursement. On connaît la suite, ne recevant pas son dû en temps

et en heure, Shylock exige sa livre de chair en oubliant qu'il est interdit de faire couler le sang d'un citoyen de la cité des Doges. Condamné pour incitation à un crime et dépossédé de ses biens, Shylock vient de prouver à ses dépens que la loi n'est pas la même pour tous dans la très chrétienne Sérénissime.

Le metteur en scène allemand Peter Zadec avait trouvé la formule idéale pour résumer les enjeux de la pièce d'une phrase : *"Une blague juive racontée à des goys."* Même en temps de carnaval, être juif à Venise n'autorise pas à toutes les plaisanteries, Shylock paie cruellement le fait d'avoir voulu pousser trop loin le bouchon de la galéjade. La morale de l'histoire donne raison à cet autre spécialiste de l'humour qu'était Pierre Desproges : *"On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui."* Patrick Sourd

Shylock prouve à ses dépens que la loi n'est pas la même pour tous dans la très chrétienne Sérénissime

Le Marchand de Venise (Business in Venice) de William Shakespeare, texte français et adaptation Vanasay Khamphommala, mise en scène Jacques Vincey, du 11 au 20 octobre, Théâtre 71, Scène nationale de Malakoff. Tournée jusqu'en décembre

Business in Venice

Dettes et spéculation



© Christophe Raynaud de Lage

Dans un prologue jubilatoire, le clown avoue qu'il n'est qu'un clown. Mécontent de son maigre cachet, il fait la manche auprès du public, s'excusant des pauvres moyens du théâtre pour représenter le monde et par là-même démontre une fois de plus la puissance incroyable de la scène, celle de pouvoir faire tout exister par le miracle de la représentation.

C'est ainsi que Jacques Vincey aborde ce « Marchand de Venise », de la façon la plus honnête et sincère possible. Car un texte du répertoire, c'est un astre éteint dont la lumière continue à nous parvenir. Il faut reboucher les crevasses laissées par l'érosion de l'Histoire. Le geste de l'adaptation est incontournable, c'est celui de chercher dans l'œuvre la substance qui brille encore aujourd'hui et d'y apporter notre combustible actuel pour relancer le feu. Ce geste, c'est Vanasay Khamphommala, qui le signe très justement, en rebaptisant la pièce « Business in Venice » et en faisant le focus sur l'évolution du monde des affaires. Shylock et Antonio s'affrontent dans la cité des doges, et s'affrontent ainsi avec eux deux visions du monde, deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau : la dette et la spéculation. Les ressources s'entassent dans la supérette de l'un, ou bien traversent les océans sur les bateaux de l'autre, richesses en puissance soumises aux risques du naufrage. Économie réelle et dématérialisée.

La Loi organise l'échange, la Justice le sécurise. Car dans « Business in Venice », la monnaie d'échange est tout autant la violence que l'argent : dans le gage d'une livre de chair demandé par Shylock évidemment, mais aussi dans l'OPA que fait Antonio sur la vie sentimentale du jeune Bassanio. Même si le prêt est sans intérêt, celui-ci contracte une dette affective qui le contraint à renoncer à son alliance et hypothéquer son mariage. L'amour est aussi devenu un jeu de conjectures. Très juste usage de la vidéo et des codes du jeu télévisé quand, pour

toucher le jackpot, il faut choisir le bon coffre, comme on trouve le juste prix. Mais une justice aveugle peut être aussi violente que l'état de non-droit. C'est ce que défend remarquablement la troupe du Théâtre Olympia et Jacques Vincey lui-même, engageant sa personne sur le plateau pour jouer Shylock, une mise en tension entre la morale, la justice et la paix sociale. A l'instar de Goldman Sachs, too big to fall, Antonio ne peut pas couler, et ses navires non plus. Le Juif, pour réparer symboliquement toutes les humiliations qu'il a endurées réclame le respect du contrat, même si sa contrepartie est inhumaine.

C'est la faille dans la loi qui sauve Antonio, l'injustice dans la justice. Et comme souvent chez Shakespeare, le subterfuge qui permet le triomphe de la morale est le travestissement, comme si les moyens du réel ne suffisaient pas. En observant l'astre shakespearien, « Business in Venice » met en lumière les fondements de nos démocraties libérales : la représentation comme valeur supérieure à la réalité, le carnaval comme contrat social.

[Julien Avril](#)

Critique

Le Marchand de Venise (Business in Venice)

EN TOURNÉE / D'APRÈS SHAKESPEARE /
TRADUIT ET ADAPTÉ PAR VANASAY KHAMPHOMMALA / MES JACQUES VINCEY

Jacques Vincey met en scène une réécriture du texte de Shakespeare afin d'en faire entendre les résonances contemporaines. Une entreprise vouée à l'échec.

Que signifie actualiser *Le Marchand de Venise*, paru en 1596 à l'aube des temps modernes ? Shakespeare y orchestre l'opposition entre l'usurier juif Shylock et le marchand vénitien chrétien Antonio, qui contractent un prêt d'une étrange nature. Pour son cher ami Bassanio, qui souhaite conquérir Portia, Antonio emprunte 3 000 ducats à Shylock. Si le prêt n'est pas remboursé avant trois mois, Shylock pourra prélever une livre de chair sur le corps d'Antonio. Rappelons quelques faits historiques sommaires. Dans l'Europe d'alors, les juifs, soumis à des lois spécifiques, étaient contraints d'exercer pour nombre d'entre eux la profession de prêteurs avec intérêt afin de survivre. L'antisémitisme chrétien, répandu y compris chez de nombreux gouvernants, justifiait aisément les pires humiliations. C'est à Venise justement, à partir de 1516, que fut créé le premier ghetto de l'histoire. Si le génial Shakespeare complexifie et humanise magnifiquement la figure de l'usurier juif Shylock, il n'en demeure pas moins affublé de traits caricaturaux, l'œuvre demeure perméable aux préjugés de son siècle. Aujourd'hui même, le lien entre les juifs et l'argent constitue l'un des clichés antisémites les plus tenaces. Entouré par une très bonne équipe de comédiens – Pierre-François Doireau, Thomas Gonzalez, Jean-René Lemoine, Océane Mozas et

des comédiens du Jeune Théâtre en Région Centre-Val-de-Loire, Quentin Bardou, Jeanne Bonenfant, Alyssia Derly, Théophile Dubus, et Anthony Jeanne –, le talentueux metteur en scène Jacques Vincey, qui endosse fort bien le rôle de Shylock, a donc choisi d'extraire la pièce de son ancrage historique. Par l'intermédiaire de l'acteur Pierre-François Doireau qui interpelle le public sur un mode délibérément appuyé et peu fin, un prologue en forme d'entrée en matière nous avertit. Place ensuite à la pièce traduite et adaptée par Vanasay Khamphommala, complice du metteur en scène et fin connaisseur de Shakespeare.

Boules à facettes de pacotille

La société vénitienne frivole et hypocrite se matérialise par un supermarché bien garni, où Antonio, Superman triste et mélancolique dont la fortune parcourt les mers, devise avec ses amis. Bouffonnerie carnavalesque, monde d'apparences et d'illusions, argent-roi indispensable en tous domaines : la mise en scène montre une société régie par les lois économiques, où peut surgir la violence. Assoiffé de vengeance, Shylock finira défait. Autre univers à Belmont : dans une ambiance de télé-réalité, la belle et riche Portia doit soumettre ses prétendants selon la volonté paternelle à la loterie des trois coffres. Les

Le Marchand de Venise
actualisé par Jacques Vincey.



© Christophe Raynaud de Lige

sphères célestes qui signifient concorde ou discord chez Shakespeare deviennent ici des boules à facettes de pacotille. Quelles résonances contemporaines exprime donc la réécriture de la pièce ? Si la question économique supporte les parallélismes (même si l'économie globalisée ne peut bien sûr suffire à définir le fonctionnement des sociétés humaines), qu'en est-il des enjeux sociaux et politiques, du sens de l'affrontement entre Shylock et la société vénitienne ? On reste à cet égard perplexe. Jacques Vincey annonce vouloir dans cette pièce faire écho aux questions actuelles de « *crispations identitaires* » et de « *comportements radicaux* ». Doit-on comprendre que la « *radicalisation* » de Shylock fait écho à celle des jeunes radicalisés d'aujourd'hui, qui seraient devenus haineux au point de tuer en réaction à l'oppression subie ? On n'imagine pas le metteur en scène et son équipe envisager une équation aussi simpliste et inepte, qui évacue à la fois la dimension évidente de croisade religieuse de Daech et la complexité des phénomènes sectaires. La question de l'antisémitisme, qui ironiquement aujourd'hui rassemble l'extrême droite et l'islamisme radical, est-elle éclairée par cette réécriture ? Pas davantage,

et cette irrésolution sans doute inévitable pose problème. L'actualisation de la pièce échoue à appréhender le théâtre complexe et cruel de notre monde.

Agnès Santi

* Lire notre entretien La Terrasse n°257.

CDR de Tours, Théâtre Olympia,
7 rue de Lucé, 37000 Tours. Du 19 septembre
au 6 octobre 2017. Tél. 02 47 64 50 50.
Théâtre 71, 3 place du 11-novembre,
92240 Malakoff. Du 11 au 20 octobre 2017.
Mercredi, jeudi et samedi à 19h30 ;
mardi et vendredi à 20h30 ; dimanche à 16h.
Tél. 01 55 48 91 00.
Du 7 au 10 novembre 2017 à la Comédie de
Reims. Du 15 au 16 novembre au NEST, Centre
dramatique national de Thionville.
Du 21 au 24 novembre au Théâtre Dijon
Bourgogne. Du 29 novembre au 1^{er} décembre
à la Comédie de Saint-Étienne. Les 6 et 7
décembre à l'Hexagone, Scène nationale
de Meylan. Du 12 au 14 décembre à la Maison
de la Culture de Bourges.
Durée : 2 h 45 avec entracte.

SCÈNES



LE MARCHAND DE VENISE

THÉÂTRE
WILLIAM SHAKESPEARE

Shylock en Superman de supérette, pourquoi pas. Mais cette réécriture pleine d'excès... Par chance, les comédiens ne marchendent pas leur talent.

I Faut-il mettre aux personnages des costumes de Superman ou de Bollywood (même si l'histoire, c'est vrai, commence en plein carnaval de Venise) pour que la voix de Shakespeare passe mieux auprès de nos contemporains ? Voilà la question qui taraude pendant la première et longue demi-heure de l'adaptation par Jacques Vincey du *Marchand de Venise*, pièce difficile à traiter, écrite en 1596 par le maître de Stratford. A prendre avec

des pincettes surtout, tant le personnage de Shylock – le juif de Venise qui s'oppose au marchand Antonio et se venge sur lui de toute l'opprobre qu'il a subi de la part de la République – est ici affublé de tous les clichés de la « tradition » antisémite chrétienne : usurier sans pitié, retors en affaires, tenant sa fille en dépendance... Shakespeare, tout en dénonçant la morgue des notables, creuse le trait et fait du personnage un homme certes en perdition mais antipathique. Qui a lié son

Jacques Vincey, hardi metteur en scène et glaçant Shylock.

débiteur par un contrat atroce : Antonio, l'armateur-spéculateur dont les bateaux naviguent vers le Nouveau Monde, n'ayant pas le capital pour aider son ami Bassanio à conquérir la belle Portia, Shylock lui demande de garantir son emprunt par une livre de sa propre chair, s'il n'est plus solvable. Ce qui arrive, évidemment...

Le metteur en scène fait de Shylock le patron d'une supérette avec rayonnages de Coca alignés, où les fêtards se servent. Il alourdit aussi le message sur la marchandisation qui nous guette d'un sous-titre (*Business in Venice*) et d'un monologue préalable sur l'économie de la représentation elle-même. Dans le style, on avait vu plus brillant chez les jeunes Québécois du *NoShow*, par exemple. Malgré une réécriture bourrée à l'excès d'intentions, certains interprètes parviennent à lier les deux intrigues aux univers antagonistes. La bataille juridique d'un côté, avec un Shylock glaçant interprété par Jacques Vincey lui-même ; et le vaudeville féérique de l'autre, où le bouillant Bassanio (Thomas Gonzalez, parfait) remporte à la loterie la main de la jeune héritière (Océane Mozas, impérialement kitsch). Moralité : l'amour triomphe (mais l'argent a circulé sous nos yeux pendant toute la pièce). Le plaisir de spectateur, lui, a souvent trouvé refuge chez Lancelot, ex-vendeur de Shylock et notre allié avec son art potache du dixième degré...

– **Emmanuelle Bouchez**

| 3h | Du 7 au 9 nov. à Reims (51), tél. : 03 26 48 49 10 ; les 15 et 16 à Thionville (57), tél. : 03 82 82 14 92 ; puis à Dijon, Saint-Etienne, Meylan et Bourges.

Jacques Vincey

La dette humaine

La mise en scène du directeur du CDN de Tours n'esquive pas l'antisémitisme de la pièce de Shakespeare mais il montre qu'elle éclaire plus largement les fondements chrétiens d'une société déshumanisée... Quand l'économie attaque l'éthique.

Batman et Ganesh dans une supérette... Venise fête son Carnaval, Jacques Vincey jette son regard d'aujourd'hui sur une pièce d'hier voire d'avant-hier, *Le Marchand de Venise*, l'un de "ces grands textes qui ont traversé le temps et qui peuvent résonner pour nos préoccupations contemporaines". La résonance, en l'occurrence, est rendue délicate du fait de passages antisémites. "C'est une pièce à problèmes", avoue Vincey qui a fait face, fin septembre, au CDN de Tours-Théâtre Olympia qu'il dirige, aux protestations du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF). Le metteur en scène savait ces difficultés, il a prévu des débats pour lever toute ambiguïté. "Je n'ai pas voulu édulcorer la part antisémite du texte de Shakespeare, c'eût été trop facile, mais j'ai voulu aussi montrer le reste, notamment les violentes attaques contre les hypocrisies de la société chrétienne. Au final, c'est un texte éclairant sur une société qui, du fait des lois de l'économie, perd ses valeurs humaines."

Vincey a poussé l'engagement jusqu'à endosser le rôle de Shylock, lui qui n'était plus monté

sur les planches depuis vingt ans. "J'ai tenté de lui donner ma part d'humanité. Il ne s'agit pas d'excuser cet homme méprisé et méprisable mais de tenter de comprendre sa folie. Sa soudaine intransigeance peut être mise en rapport avec l'immense désarroi ressenti devant le désir de sa fille, Jessica, de se faire chrétienne pour épouser Lorenzo."

En traduisant et adaptant la pièce, le dramaturge Vanasay Khamphommala a épicé les dialogues des mots de nos modernités : crédit, marché, enchères, intérêts et cette fameuse dette. Shylock n'est pas seulement cet être assoiffé de sang (ou plutôt de chair, la différence jouera son rôle à la fin de la pièce) mais un agent révélateur de la cruauté des mécanismes économiques. Shylock agit-il si différemment du ministre allemand Wolfgang Schäuble exigeant un remboursement impossible de la dette grecque ?

Le Marchand de Venise est une pièce complexe qui a passionné Freud et Lacan. Elle traite autant des fondements symboliques de l'économie (Business in Venice) que des troubles identitaires et de la recherche des boucs émissaires. Antonio, par exemple,



malgré sa toute-puissance, est atteint de mélancolie. En distribuant le rôle à Jean-René Lemoine, comédien et dramaturge originaire d'Haïti, Vincey appuie sur les décalages, il joue du rire et de la férocité. Ce n'est pas seulement une lutte au dernier sang entre un épiciers et un capitaliste qu'il nous présente mais des hommes pris dans leurs vertiges existentiels.

Propos recueillis par
Patrice Trapier

■ *Le Marchand de Venise (Business in Venice)*, de Shakespeare, mise en scène de Jacques Vincey, avec Jacques Vincey, Jean-René Lemoine, Pierre-François Doireau, Thomas Gonzales, Océane Mozas...

Du 7 au 10/11 à la Comédie de Reims,
Du 15 au 16/11 au NEST, Thionville
21, 24/11 au Théâtre Dijon Bourgogne,
29/11 au 1/12 à la Comédie de Saint-Etienne,
6 au 7/12 à l'Hexagone, Meylan
12 au 14/12 Maison de la Culture de Bourges

“ Business in Venice ” : une belle pièce de boucher

Pour sa quatrième création au Théâtre Olympia, Jacques Vincey s'attaque à un classique de Shakespeare, « Le Marchand de Venise ». Dans cette adaptation, le directeur du Centre dramatique national de Tours ne ménage rien. Ni le texte, ni l'époque, ni même les spectateurs.

Tout dans l'adaptation proposée par Jacques Vincey et le dramaturge Vanassay Khamphom-mala confronte crûment le public aux problématiques mises en lumière par Shakespeare voilà quatre cents ans : antisémitisme, justice à deux vitesses, argent triomphant, intolérance religieuse, rejet de l'autre... Des thèmes tellement actuels !

Dès le début de la pièce, le metteur en scène met les spectateurs dans l'ambiance. Le drôlissime Pierre-François Doireau, le comédien aux trois personnages qui, de fait, « devrait être mieux payé que Jacques Vincey, qui n'a qu'un rôle », s'adresse à la salle. On rit et, pourtant, malaise ! Les

spectateurs comprennent vite que, dans « Le Marchand de Venise » (« Business in Venice »), version Vincey, rien ne leur sera épargné.

L'intrigue est saignante : Bassanio, amoureux de la belle Portia, demande à son ami Antonio, un riche marchand de Venise, de lui prêter 3.000 ducats. Antonio, qui n'a pas l'argent à disposition, emprunte alors au juif Shylock.

Les termes du contrat sont simples : si Antonio ne peut lui rembourser l'argent dans les



Jacques Vincey endosse le rôle de Shylock.

(Photo Christophe Raynaud de Lage)

trois mois, il lui prélèvera lui-même une livre de chair. Jacques Vincey, dans le rôle de Shylock, est troublant. Aveuglé par la vengeance, « celui qu'on traite comme un chien finit par montrer les crocs ».

Sur le plateau, le décor de supermarché se transforme bientôt en salle réfrigérée : murs blancs, froids ; on se croirait dans une morgue. Pourtant, grâce à de très jolies astuces de scénographie, on continue à suivre les tribulations amoureuses et quasi-télévisuelles de Bassanio, joué par le formidable Thomas Gonzalez et Portia, la lumineuse Océane Mozas. Et, dans ce Venise, où la loi de l'homme est triomphante, c'est la femme qui sauve la situation.

« Le Marchand de Venise » (« Business in Venice ») est une pièce crue, violente et drôle. Le goût de la chair y est partout. Une pièce indispensable.

Delphine Coutier

Jusqu'au 6 octobre au Théâtre Olympia, rue de Lucé, à Tours.

Le Marchand de Venise au Théâtre Olympia : la violence à la fête.

Bien que classée comme comédie dans la bibliographie de Shakespeare, on ne peut pas dire que *Le Marchand de Venise* fait dans la dentelle et la légèreté : son happy end mielleux – poussé ici à une forme de paroxysme de la mièvrerie – fait semblant de vouloir masquer les diverses alopéries développées tout au long d'une intrigue s'inspirant souvent des codes de la tragédie : antisémitisme décomplexé, xénophobie institutionnalisée, pourrissement de la société et des relations individuelles par l'emprise de l'argent, justice à géométrie variable, mariages avec beaucoup d'intérêt et pas beaucoup d'amour... Shakespeare, fidèle à son style, n'y était pas allé avec le dos de la cuillère et nous a laissé cet héritage encombrant, l'une de ses pièces les moins jouées.



Crédit photos: Christophe Raynaud de Lage.

Jacques Vincey, après 20 ans d'absence sur les planches, s'empare ici du rôle ingrat et complexe de Shylock, à bras le corps et sans retenue. Sa mise en scène tantôt nerveuse et explosive, tantôt profonde et posée, s'appuie sur un mix détonnant re-translation/adaptation signé de son acolyte Vanasay Khamphommala (déjà présent sur les trois précédentes créations du TO), sur une bande-son parfaite et une troupe disparate (dont 5 comédiens du Jeune Théâtre en Région Centre) qui constitue une épatante galerie à même de malaxer la matière shakespearienne avec panache et drôlerie, même quand on ne sait plus du tout s'il faut vraiment rigoler ou pas.

Cette joyeuse troupe nous emmène pendant 2h45 dans différentes strates de la grande comédie humaine sans jamais ni nous lasser, ni nous laisser prévoir que derrière la prochaine réplique anodine se tapissent la petitesse, la cruauté, la haine, le mépris et la jouissance de voir l'Autre se faire étouffer dans son altérité, ou un savant mélange des cinq. Parce qu'il faut bien l'avouer, dans le théâtre Shakespearien, «ça casse grave !» pourrait s'exclamer le jeune spectateur de 2017. Dans cette folle ambiance, le comédien qui interprète le personnage de Gratiano fait des merveilles dans le rôle du petit opportuniste vulgaire et instable, grande gueule et nerveux qui, depuis les gradins au milieu des spectateurs crée le malaise en vomissant son racisme ordinaire, incontinence verbale haineuse, comme un terrible écho de scènes réelles quasi quotidiennes dans des stades de foot du monde entier.

Grande absente de l'œuvre originale de William Shakespeare pour cause d'inexistence à la fin du XVI^e siècle, la télévision via ce qu'elle a produit de pire (le jeu idiot pour gagner de l'argent) imprime sa marque tout au long de la pièce, Vincey-le-metteur-en-scène jouant de ses codes pour vendre la belle Portia – scintillante et tenant forcément son micro comme un pénis – un peu comme une bagnole dans une foire commerciale ou une clé dans Fort Boyard. L'endettement quant à lui, ne date pas d'hier et on voit que le concept de vivre au-dessus de ses moyens pour épater la galerie a au minimum quatre siècles de belle existence. Aujourd'hui vos créanciers ne vous découperaient certes pas un bout de chair pour se payer sur la bête, mais ils n'hésiteraient à vous mettre à la rue pour vous faire payer l'erreur d'avoir absolument voulu vous payer un téléphone portable à 600 euros quand il en existe à 10 euros qui fonctionnent parfaitement bien.

Considérée comme «pièce à problème» (un concept universitaire très particulier), *Le Marchand de Venise* est surtout une «loupe à problèmes» et laisse un goût étrange que Jacques Vincey cache derrière une version colorée, chaleureuse et festive, pouvant donner l'illusion qu'on vient seulement de se divertir pendant près de trois heures. Une fausse comédie, comme un bonbon au poivre.

LE MARCHAND DE VENISE (BUSINESS IN VENICE) DE WILLIAM SHAKESPEARE MISE EN SCENE JACQUES VINCEY AU THEATRE DE MALAKOFF

Jacques Vincey s'empare du texte de Shakespeare et s'adosse à une traduction de son compère Vanasay Khamphommala pour nous emmener pour une actualisée lecture du Marchand de Venise contributive de nos débats et en même temps fidèle du trait premier de la pièce.



Rappelons l'intrigue : le personnage titre le marchand Antonio, pour rendre service à son protégé Bassanio, emprunte de l'argent à l'usurier Shylock et certain de pouvoir le rembourser, lui signe un contrat où il autorise son créancier à lui prélever une livre de chair en cas de défaut de paiement. Il ne pourra faire face à son échéance et Shylock, pour se venger des humiliations insiste pour que le contrat soit appliqué à la lettre. Il n'aura pas gain de cause et dans un dernier mouvement discriminatoire il se retrouve banni de Venise. Shylock le Juif sera posé par la pièce sous le biais du bouc émissaire, reflet des préjugés antisémites, et en même temps sera le porte-parole éloquent d'une communauté qui revendique l'égalité.

Chez Vincey tout commence dans une supérette, endroit de la consommation, du négoce, de la profusion et de la rareté, le lieu figure de la dimension économique de la société. Un bouffon vient face à nous et dans une conversation avec le public posera à force de blagues souvent vertement racistes et toujours dérangeantes, les deux grilles de lecture actualisée de la pièce, la question de la misère et celle de l'antisémitisme. Et Antonio, le marchand de Venise, débarque en costume de Superman.

À l'heure de la mondialisation, des flux migratoires et de la montée des extrémismes, il s'agit pour chacun de nous de reconsidérer la valeur que nous souhaitons donner à l'existence humaine et Vincey s'y emploie, puise par cette nouvelle interprétation et dans la force du texte afin de restituer une vision inédite cependant que fidèle au geste de Shakespeare et ainsi ré-interroger l'antisémitisme, aujourd'hui muté et importé, et la violence de l'économie qui, transformée, continue de diriger la planète.

La mise en scène est joyeuse, loufoque et décalée; le biais pourtant si sombre est à la farce, chaque tableau est esthétiquement réussi, en particulier la scène des trois coffrets, et les comédiens parviennent à se saisir de la gravité du propos sans jamais quitter ce léger contrepied qui fait ouverture. **Pierre-Francois Doireau**, le bouffon et Lancelot, illumine notre traversée; **Thomas Gonzales** est un hilarant Bassanio, **Jean-René Lemoine** incarne avec une force intérieure contributive Superman-Antonio face à **Jacques Vincey**, magnifique Shylock, aussi humain que détestable. **Océane Mozas**, effarante Portia, entre diva éphémère et solide intrigante; citons aussi les jeunes comédiens du CDN de Tours, Quentin Bardou, Jeanne Bonenfant, Alyssia Derly, Theophile Dubus et Anthony Jeanne qui confirme la qualité de la pièce.

Au fond, la pièce de Vincey, par le talent de la mise en scène et la grâce de l'adaptation de Khamphommala doit être vue comme un magnifique spectacle de théâtre, on ne s'ennuie jamais, où le bien et le mal se disputent et s'intriquent sans cesse. Elle doit être vue comme une blague juive, un geste théâtral édifié d'ironie et d'auto dérision et qui affronte joyeusement la question du vivre ensemble. Une pièce qui réinvente Shakespeare tout en honorant son texte et son esprit. Un grand bonheur de spectateur.

David Rofé-Sarfati



21 octobre 2017

Shakespeare ou le temple du consumérisme



En sous-titrant *Le Marchand de Venise*, *Business in Venice*, Jacques Vincey souligne l'importance du commerce dans nos sociétés et de la marchandisation non seulement des biens mais aussi des êtres. Le fric facile, la monétisation des échanges régissent le monde et Shakespeare l'avait bien compris. Qu'en retenir en 2017 ? Une mise en relief d'une surenchère consumériste, la dégradation des rapports humains ? Sans doute oui. D'une modernité acide, cette relecture outrancière dégomme le capitalisme en adoptant un point de vue carnavalesque et bigarré. Une fête cruelle et sans pitié où l'amour véritable aura du mal à émerger.

Mais où donc se trouve Venise sur la scène du Théâtre 71 ? Nulle trace de la Sérénissime. En revanche, nous sommes accueillis par d'immenses étals d'un supermarché grandeur nature. Parfait pour le placement de produits ! Un Coca, des chips ou des céréales ? Vous pouvez presque grimper sur scène et attraper ce qui vous fait envie... Dans ce temple de la nourriture, un sympathique bouffon de roi ouvre le bal en guise de prologue un brin provoc. Pierre-François Doireau est impayable dans sa manière d'apostropher le public et de réclamer de l'argent. C'est lui qui dirige les opérations avec un malin plaisir !

L'intrigue est somme toute assez cruelle : Bassanio souhaite emprunter de l'argent à son riche ami Antonio afin de conquérir sa belle Portia. La fortune d'Antonio navigue sur les flots. Il

décide donc d'emprunter de l'argent à Shylock, vieil usurier juif méprisé par tous. L'homme accepte à une condition : si le délai de l'emprunt est dépasser, il pourra prélever une livre de sa chair... La question de l'antisémitisme irrigue donc l'ensemble de la pièce et la violence des attaques et des injures perpétrées contre les Juifs épouvante. Tous les clichés y passent : insensibles, ladres, monstrueux...

Le fric, c'est (pas) chic !

Jacques Vincey pousse la valeur marchande de l'Homme dans ses derniers retranchements. Le début du spectacle hérisse les poils et l'on craint franchement le pire. Fête costumée trash avec au choix masque d'éléphant rose à grosse trompe, Superman à fraise ou combi moulante avec des poils extra-longes à l'entrejambe ; musique à plein tube... On hurle, on crie. Bref, c'est un peu pénible. Et agaçant. Dans quelle galère s'est-on embarqué...

Par la suite, on trouve son rythme de croisière. La situation et les comédiens se posent. On respire. Si on regrette parfois une direction d'acteurs un peu brouillonne, les comédiens tiennent parfaitement leur rôle. Thomas Gonzalez est un superbe Bassanio, maniéré et impétueux ; d'une élégance sale. Jacques Vincey donne de l'humanité au personnage de Shylock. La longue scène du procès permet de mettre en lumière l'entêtement digne de l'homme qui ne revient jamais sur sa parole. La machine infernale l'écrase mais sans jamais en faire un être abject. Jean-René Lemoine campe un Antonio à la voix posée et bienveillante, charismatique. Océane Mozas est une irrésistible Portia, à la fois évanescence et tellement too much avec sa perruque blonde et sa longue robe blanche tirée d'un conte de fée... Vincey manie d'ailleurs à merveille la parodie lors des scènes de l'épreuve du coffre destiné à tester la valeur des prétendants de Portia. Un mélange entre la télé-réalité, la Roue de la Fortune et Dallas... C'est clinquant, débordant de strass et d'artifices mais tout cela renvoie bien à la société corrompue par le fric que dénonce Shakespeare.

Cette version supermarché aura donc le mérite d'aller jusqu'au bout de son parti-pris qui peut énerver par son extravagance appuyée, sa folie tapageuse et démonstrative. Mais l'ensemble se tient malgré des longueurs notamment au dénouement qui aurait pu être expédié bien plus rapidement. ♥ ♥ ♥



Shakespeare, miroir de notre temps ?

Jacques Vincey s’empare de la pièce controversée de Shakespeare pour parler de notre société. Pari audacieux ? Certes. Mais pari raté.

Dès le lever du rideau, on découvre l’imposant décor. Une supérette est entièrement reconstituée sur le plateau, avec ses rayonnages de chips et ses bouteilles de Coca, ses packs de lessive et sa viande sous vide. Rien n’y manque, pas même les néons blafards qui n’épargnent rien ni personne. Le décor s’impose avec violence au spectateur, dans toute sa laideur, mais aussi avec une valeur programmatique forte. Il ne s’agit pas de jouer Shakespeare, de lui rendre un hommage fade, mais de s’en servir pour parler du monde tel qu’il va (mal). On comprend l’intention.

Le Marchand de Venise interroge en effet une société dans laquelle l’argent est en train de prendre la place de la culture et des valeurs chrétiennes. Aujourd’hui, on ne peut écouter les informations sans entendre parler de parachutes dorés, de primes, ou encore des investissements du Qatar – puissance de l’argent qui inquiète parce qu’elle incarne des valeurs différentes des nôtres. Shakespeare, lucide, parlerait donc de nous. Ainsi, Jacques Vincey vient-il agacer nos habitudes de spectateurs. Il nous force à quitter notre zone de confort, à considérer la société actuelle au lieu de songer, avec un recul commode, au XVI^{ème} siècle. Dès l’ouverture, un jeune comédien vient nous chatouiller en soulignant le prix du décor, vraisemblablement beaucoup plus coûteux que les comédiens... Le prix des choses serait supérieur à celui des hommes.

Des bonnes intentions à la réalisation

Si l'on comprend le dessein, sa formalisation ne cesse d'irriter. Tout d'abord, le laid domine. Tout est moche : les décors, les costumes de carnaval extrêmement vulgaires, les comédiens au teint cireux sous les néons... Tous sont à l'image de notre société, certes, nous l'avons compris. Nous vivons dans un monde répugnant et la scène doit nous dégoûter. Mais n'est-ce pas le rôle du théâtre que de nous élever, de nous proposer une alternative au monde du foot qatari ? Dans cette perspective, les acteurs jouent souvent mal. Lors des premières scènes, les jeunes compagnons d'Antonio hurlent dans des mégaphones et l'on ne comprend pas un traître mot de ce qu'ils disent. Océane Mozas, qui incarne une jeune première sous les traits d'un vieux travesti à mi-chemin entre Dalida et Amanda Lear, laisse perplexe. Elle, justement, qu'on ne peut épouser qu'en refusant d'écouter les sirènes de l'argent et la richesse, pourquoi n'est-elle pas plus séduisante, plus sincère dans son incarnation ? De plus, la mise en scène est souvent répétitive. Les différents prétendants de Portia se succèdent dans une scénographie complexe qui inclut la vidéo. Ils sont plus ridicules les uns que les autres. Pour nous dire que la société a peur des autres, ils sont de pathétiques caricatures, dont la succession est lassante et pénible.

Enfin, revenons à l'intention. Nul ne peut nier que notre monde est marqué par le culte de l'argent au détriment de la culture et du savoir. Personne n'oserait remettre en cause le fait que l'autre fait peur, surtout s'il a le visage d'un migrant. Pourtant, est-ce vraiment ce que nous dit Shakespeare ? N'y aurait-il pas intérêt à lire Shakespeare pour ce qu'il est ? Ne serait-ce finalement pas plus pertinent d'étudier ses œuvres passées et leur grandeur dans leur contexte, dans leur spécificité, pour mieux comprendre notre actualité ?

Ainsi, *le Marchand de Venise (Business in Venice)* nous prouve-t-il que les bonnes intentions, si louables soient-elles, ne font pas toujours de bons spectacles.

Anne Cassou-Noguès

Le Marchand de Venise de Shakespeare

Shylock au temps du Coca-Cola



C'est toujours difficile de monter *Le Marchand de Venise*. Dans certains pays, la pièce a servi et sert à alimenter l'antisémitisme : l'histoire d'un marchand juif qui prête de l'argent à un jeune homme et lui fait signer une clause terrible – donner une livre de sa chair si l'emprunteur ne rembourse à la date fixée (et il ne pourra s'acquitter de sa dette dans le délai prévu) -, c'est une sinistre occasion de dénoncer le « peuple élu », si l'on n'a pas une autre lecture du texte. Shakespeare, lorsqu'on lit bien, n'est nullement antisémite ; il montre un commerçant juif mal-aimé et victime jusqu'à la folie du mépris dont on l'accable. Mais la pièce est en même temps, et bizarrement, une comédie, car il y a des jeunes filles facétieuses, des amoureux gaffeurs, des questions de coffrets à bijoux et de bagues qui s'envolent des doigts qui les portent... Plus une scène de tribunal très grave et pourtant jouée avec un travesti. Un metteur en scène peut déraiser à tout moment. Ce n'est pas ce qui se produit avec le spectacle de Jacques Vincey, créé au Centre national de Tours, mais cet artiste rigoureux nous avait habitués à des lignes plus droites. Ici, il se perd dans les différentes directions que lui proposent Shakespeare et l'adaptateur un peu lourde de Vanasay Khamphommala. *Business in Venice*, c'est le sous-titre donné par l'adaptateur. Aujourd'hui tout le monde se prend pour Piketty et désigne du doigt les folies économiques, sans y comprendre grand-chose. La soirée, comme tant d'autres, s'en prend au capitalisme et commence dans les rayons réfrigérés d'un hypermarché, où l'un des protagonistes, Lancelot, boit Coca sur Coca (l'acteur, Pierre-François Doireau aime-t-il le Coca-Cola ? Dure vie que celle de comédien). Car tout est transposé aujourd'hui. Le costume cravate un peu raide et la robe du soir très

légère sont de mise, et l'atmosphère vire à la boîte, à la boom, à l'alcool, à la danse, aux étreintes, à la jeunesse moderne en liberté. Une fois les rois du business stigmatisés dans un prologue appuyé, le style de la représentation tangué comme les eaux de Venise un jour d'acqua alta. La gravité ne revient qu'au moment du procès – normal : la vie de deux hommes sont en jeu, et l'honneur d'une population également. Mais, comme s'ils se sentaient mal embarqués sur la route de la satire, les comédiens s'orientent, chemin faisant, vers la loufoquerie et l'explosion illogique d'événements comme dans une série américaine. Heureusement, ces acteurs ont du répondant. Thomas Gonzalez et Pierre-François Doireau savent être inattendus. Océane Mozas, transformée en longue blonde écervelée et jouant aussi le rôle du travesti, mène un duo parfait avec une partenaire également très enjouée, Jeanne Bonenfant. En revanche, en Shylock, Jacques Vincey, qui a une évidence physique et de l'intériorité, n'a pas encore assez creusé et renouvelé son personnage. Jean-René Lemoine, qui interprète le négociateur Antonio, est d'une présence effacée. Dommage. On voit bien que Vincey voulait, à travers la présence d'un acteur de couleur, amplifier la question des minorités (juifs, noirs, qui sont les plus opprimés, qui a l'image trompeuse d'opresseurs ?). Mais Jean-René Lemoine est, par ailleurs, un remarquable auteur ; il n'a pas tous les dons. Préférons ses pièces à ses prestations dans des textes d'autres auteurs ! On ne retrouve donc pas ici le remarquable metteur en scène de *Und* d'Howard Barker avec Nathalie Dessay ou de *La vie est un rêve* de Calderon où, cette fois-là, Vincey retrouvait l'essence même d'un théâtre ancien. On allume trop de feux, et l'incendie ne prend pas, ce qui est étrangement contraire à toutes les lois de la combustion.

Le Marchand de Venise, Business in Venice de William Shakespeare.
Mise en scène : Jacques Vincey .Texte français et adaptation : Vanasay Khamphommala
Scénographie : Mathieu Lorry-Dupuy Lumières : Jérémie Papin Costumes : Virginie Gervaise
Perruques et maquillage : Cécile Kretschmar Son et musique : Alexandre Meyer et Frédéric Minière Vidéo Victor Égéa Assistanat à la mise en scène : Théophile Dubus.
Avec Pierre-François Doireau, Thomas Gonzalez, Jean-René Lemoine, Océane Mozas , Jacques Vincey, Quentin Bardou, Jeanne Bonenfant, Alyssia Derly, Théophile Dubus, Anthony Jeanne.

Photo Christophe Raynaud de Lâge.

[Gilles Costaz](#)

***Le Marchand de Venise (Business in Venice)* de William Shakespeare, mise en scène de Jacques Vincey**



© Christophe Raynaud de Lage

***Le Marchand de Venise (Business in Venice)* de William Shakespeare, mise en scène de Jacques Vincey, texte français et adaptation de Vanasay Khamphommala**

Pièce-piège, pièce à problème, et à prendre avec des pincettes, *Le Marchand de Venise* n'est pas commode à monter. Aux fêtes de carnaval, le jeune Bassanio tombe amoureux fou de la belle (et sage, on verra à quel point !) Portia, l'héritière avisée d'un père non moins avisé. Pour lui faire la cour, il lui faut des sous : ça a toujours coûté cher de fréquenter les riches ! Circulation de l'argent et cascade financière : il emprunte à son ami Antonio, le marchand, qui, lui-même, a investi tous ses capitaux et doit donc emprunter au juif Shylock, qui leur fera, si possible, payer le prix fort à tous les deux. Une livre de la chair d'Antonio, s'il ne rembourse pas en temps et en heure. Les affaires de cœur, elles, vont bien, et Bassanio saura déchiffrer l'énigme qui lui donnera Portia. Mais...

Dans un décor de supermarché où la jeunesse de Venise vient se servir, Jacques Vincey choisit franchement le parti de la comédie et prend donc le risque que les personnages-légers-deviennent ici un peu lourds... Mais on ne lui reprochera pas un prologue en forme de «stand up» de Pierre-François Doireau en Lancelot, le bouffon : il vous dégoupille la pièce pour mieux jouer sur nos attentes, en un extrait délicieusement agaçant, drôle et efficace, ou comme dans la scène où Portia, en poupée Barbie (Océane Mozas, irrésistible) reçoit ses prétendants-le choix du coffret d'or, d'argent ou de plomb, avec déchiffrement de l'énigme et

avec à la clé : la main de la belle-se fait sur un podium de jeu télévisé avec images virtuelles, spots clignotants et ritournelle sonnante l'échec ou la victoire.

Joute verbale au procès où Shylock réclame son dû, et comédie galante au domaine enchanté de Belmont : la comédie joue sur différents registres sans perdre de sa gravité. Cela tient au malaise provoqué par le mépris presque naturel du patricien Antonio et de sa petite Cour pour le juif Shylock, mais surtout au jeu particulièrement sobre des principaux adversaires, le mélancolique Antonio et le juif condamné à l'amertume. Jean-René Lemoine, en homme qui n'aime plus la vie mais qui l'accepte, y compris dans le sacrifice de sa "livre de chair" ou dans l'arrangement final qui l'enrichit aux dépens du juif, et Jacques Vincey lui-même, dans le rôle de Shylock, font preuve de la même intériorité, de la même dignité. En ennemis fraternels...

À la fin du procès, la victoire écrasante des chrétiens-conversions forcées et confiscation des biens-nous montre ce dont sont capables les "bons" contre les "méchants". Nous connaissons cela, à l'échelle de la planète. Épilogue : une fois l'harmonie du monde rétablie avec une telle brutalité, le moment est venu de la rétablir aussi dans les couples amoureux : la soumission traditionnelle des femmes fondée sur l'obéissance absolue des hommes aux épreuves imposées: subtilités précieuses...

Par ces bizarreries, la pièce échappe peut-être au débat simplificateur : est-elle, oui ou non, antisémite ? Ou : jusqu'où peut-on laisser la parole à des personnages antisémites ? Malheur au perdant ! Ce n'est pas un programme mais un constat ; tempéré par la compassion, selon Portia. Fin du match : rien de changé, la vraie question subsiste : celle des rapports de forces. Voilà pourquoi, sans doute, cette lecture du *Marchand de Venise* ne provoque-du moins pas le soir où nous y avons assisté-ni scandale ni agitation. Le public reconnaît trop bien ces jeux de pouvoir et d'argent, soulignés par le sous-titre du spectacle, pour se focaliser sur la figure du Juif. Et il en apprécie la comédie.

Christine Friedel